

Le Mar Menor et les lagunes du Sud-Est ibérique à l'époque moderne

Guy Lemeunier*

La consultation d'une carte, même simplifiée, comme celle que nous offrent S. Casado et C. Montes (1995), révèle une importance du fait lagunaire dans le quart sud-est de la péninsule ibérique (Baléares, Valence, Murcie, Andalousie orientale) tout à fait comparable à celle que l'on repère au long du golfe du Lion ou sur le fond vénéto-romagnol de l'Adriatique. La côte méditerranéenne espagnole est ponctuée de zones humides (Z. H.) particulièrement nombreuses et développées à Majorque et, sur le continent, de Castellón à Carthagène, puis de nouveau de part et d'autre d'Almería. La seule province d'Alicante compte treize Z. H. ou complexes lagunaires littoraux, outre quatre autres intérieurs (Box Amorós 1987). Précisons en effet qu'en espagnol le terme de *laguna* s'applique indifféremment aux Z. H. côtières ou continentales dès lors qu'il s'agit d'étendues d'eau douce, saumâtres ou salée, de faible profondeur, voire d'existence discontinue - saisonnière ou intermittente. Cependant l'usage courant réserve plutôt la dénomination de *laguna* aux Z. H. intérieures ou tout au plus sub-littorales et témoigne d'une grande variété lexicale - catalane et castillane - pour désigner les lagunes côtières.

C'est à celles-ci que nous nous limiterons en privilégiant dans notre présentation celle qui demeure la plus vaste d'Espagne, le Mar Menor : 150 km² pour 7 m de profondeur (contre moins de 30 km² et moins de 2 m de profondeur pour l'Albuféra de Valence), résultat d'une exceptionnelle préservation qui demande une explication. Pour l'histoire hydraulique du Sud-Est ibérique, l'époque moderne présente un intérêt particulier parce que s'y amorce un changement radical dans la

*Centre Roland-Mousnier C.N.R.S. - Paris IV - 1, rue Victor Cousin 75230 Paris Cedex 05, France

relation de l'homme et de la lagune, préjudiciable à la survie de celle-ci. Cependant, grâce à l'originalité de son cadre physique et humain, le Mar Menor réussit alors à échapper aux conséquences drastiques de cette transformation.

Une lagune différente : le Mar Menor

En fait, chaque Z. H. résulte d'un mode de formation propre et présente une évolution et un état actuel distincts dont rend assez bien compte, malgré les variations d'acception, un vocabulaire dont on ne pourra ici explorer toute la richesse. Au nord du secteur péninsulaire considéré, l'*estany* se forme à l'arrière d'un cordon sableux d'origine marine qui rend difficile l'écoulement vers la mer du débit des rivières ou des affleurements de la nappe phréatique (*ullals*) ou encore de l'apport des canaux d'irrigation qui fertilisent les huertas situées en contre-haut. La lagune devenue marécage ou ses bords en voie d'assèchement constituent un prat (pré; *prado* dans l'aire castillanophone).

Mais dès Castellón tendent à prévaloir les étymologies arabes : la périphérie d'un étang est une *marjal* (*marj*, prairie), qu'elle conserve son état marécageux ou qu'elle ait été gagnée à la culture. À la *marjal* valencienne succède l'*armarjal* murcien (masculin en castillan) qui peut désigner une Z. H. littorale (Carthagène), sub-littorale (Monteagudo) ou intérieure (Caravaca). Quant au *marchal* d'Almería, c'est une terrasse de culture irriguée. On notera, d'un terme à l'autre, malgré les différences sémantiques, la permanence d'une relation intime entre la terre et l'eau. À partir de Valence (mais c'est déjà le cas à Majorque), la lagune littorale prend le nom d'*albufera* (*al-buhaira*, petite mer) ou de son diminutif, *albufereta* (Alicante). Jusqu'au XVI^e siècle la grande lagune murcienne est elle-même connue comme l'*Albufera del Cabo de Palos* dont la traduction castillane ne s'impose qu'au siècle suivant : Mar Menor, un hydronyme à rapprocher évidemment de celui que les Espagnols donnent à son symétrique sur la côte rifaine, la lagune de Melilla ou Sebkha de Bou-Areg : la Mar Chica (Lillo Carpio 1995).

Comme l'*estany*, l'*albufera* est un lac côtier seulement séparé de la mer par un cordon sableux de désignation variable (la Manga pour le Mar Menor) et qui maintient avec elle une communication au moins intermittente. Cette relation la différencie de la laguna nettement isolée de la mer, soit par des phénomènes naturels de régression et de subsidence (lagune de La Mata et de Torrevieja), soit par des campagnes d'assèchement (lagune del Hondo, toutes trois au sud de la province d'Alicante). Ainsi, lorsqu'à l'appui d'une initiative piscicole est creusé un *acequión* (canal) pour relier à la mer la Z. H. de Torrevieja (XV^e siècle), on qualifie l'opération d'un essai de transformation d'une *laguna* en *albufera* (González Ortiz 1997).

L'*Albuféra* par excellence, celle de Valence, a une origine plus complexe que les autres Z. H. du royaume levantin. Elle semble résulter d'une alternance de phases de transgression et de régression marines dans un golfe progressivement colmaté à ses extrémités nord et sud par deux fleuves dynamiques, le Turia et le Júcar, et isolé, entre leurs embouchures, par un cordon littoral. L'alimentation du lac en eau douce provenant d'émissaires naturels ou artificiels des deux rivières et de ramblas ainsi que d'une pluviosité moyenne, tend à maintenir la communication avec la mer, mais favorise le comblement par alluvionnement.

Le processus de formation du Mar Menor n'est pas radicalement différent : l'édification du cordon littoral a seulement été facilité par la présence d'îlots volcaniques et probablement d'un ancien cordon fossilisé (Lillo Carpio 1978-1979). Cependant leur contexte climatique et hydrologique oppose les deux lagunes. Le Mar Menor se situe déjà en zone sub-aride (250 mm de précipitations) : les apports en eau douce provenant de sources sub-aquatiques (secteur nord), de la rambla qui débouche en son milieu (la rambla del Albujón) et de celles qui dévalent de la Sierra de Carthagène (secteur sud) sont insignifiants alors que l'insolation cause une forte évaporation. D'où sa dépendance des apports marins et sa salinité. Cependant, l'action de la mer tend à fermer les chenaux de communication (*golas*) réouverts seulement par les tempêtes de levante. La périodicité de ce phénomène empêche le Mar Menor de connaître le sort de la Mar Chica en voie d'assèchement lorsque se prolonge son état d'isolement. D'autre part, la faiblesse de l'érosion sur son bassin versant retarde le comblement. En somme, le Mar Menor occupe une situation intermédiaire - et favorable - entre les Z. H. du Levant espagnol et les sebkhas du Maghreb.

Si la plupart des lagunes sont en voie de disparition naturelle, rapide ou lente, le cas n'est cependant pas général. Au cours de ce siècle, la déviation du rio Adra (province d'Almería) qui raya de la carte l'*Albufera Grande* a successivement donné naissance à l'*Albufera Nueva* et à l'*Albufera Litoral* (Equipo Interdisciplinar, 1990). Mais il s'agit là du résultat de l'action anthropique qui n'a fait qu'accélérer ailleurs une évolution prévisible : les grandes lagunes ont été réduites (l'*Albuféra de Valence* et plus encore celle d'Alcudia à Majorque) et les plus petites supprimées (l'*Albufereta d'Alicante*), non sans que des épisodes de pluies diluviennes ne ravivent périodiquement leur souvenir (cas de l'*Almarjal de Carthagène*). Or, longtemps timides et localisées, les initiatives humaines à cet égard ne prennent leur essor qu'à partir de l'époque moderne.

L'homme et la lagune : un changement de relation

La civilisation méditerranéenne est, on le sait, d'implantation collinaire, voire montagnarde. La côte représente traditionnellement pour elle un milieu répulsif. Les ports ne sont que les antennes de sociétés continentales. Il est bien sûr des exceptions : ainsi dans notre secteur, les villes-fortresses de Palma, de Dénia, d'Alicante et d'Almería. Mais Carthagène elle-même reste marginale dans sa région. Castellón, Sagonte, Valence, Mazarrón, Vera, toutes en retrait du rivage, utilisent pour leur commerce des *graos*, des rades ou des plages proches, et d'autres villes plus intérieures, comme Elche, Orihuela et Lorca, tarderont jusqu'à la fin du XVIII^e siècle à se pourvoir de débouchés maritimes : respectivement Santa Pola, Torrevieja et Aguilas. En effet, plus encore qu'au sommet de l'arc méditerranéen, le littoral est ici une zone de haut risque. Le dépeuplement et l'abandon des cultures au cours de l'Antiquité tardive puis de nouveau au bas Moyen-Âge ont favorisé le désordre hydrologique et étendu l'endémie paludéenne. Or ce milieu naturellement dangereux est, en outre, tranché jusqu'à la fin du XV^e siècle par la frontière entre Islam et Chrétienté et parcouru par les razzias des deux camps. Et lorsque l'unité espagnole laisse espérer un répit, se développe la piraterie barbaresque.

Oliganthropie et insécurité humaine et sanitaire ne permettent que des formes d'exploitation extensive des Z. H. littorales telles que la cueillette, notamment des roseaux qui servent à de multiples usages et de la soude, base de la fabrication du savon et du verre, et la chasse populaire aux rats et aux grenouilles ou noble aux oiseaux aquatiques (Menjot 1990), mais surtout deux activités : la pêche et l'élevage. La pêche s'effectue dans les lagunes elles-mêmes ou sur les chenaux de communication avec la mer, tandis qu'à la périphérie des Z. H., les *prados* offrent des pâturages de choix aux bovins, qui constituent encore la principale force de labour, et que les terres basses environnantes accueillent pour l'hivernage les moutons transhumants qui descendent du Massif Ibérique ou des chaînes bétiques. Plusieurs cordons littoraux conservent encore de cette ancienne fonction la dénomination de défens : La Devesa de l'Albuféra, Les Deveses de la marjal de Pego.

Mais les caractères de certaines lagunes (salinité, faible étendue, emplacement favorable à la commercialisation) en ont fait l'objet d'une exploitation intensive à la suite de leur transformation en marais salants. Deux d'entre elles figurent au bas Moyen Âge parmi les principaux complexes producteurs de la Méditerranée : les salines d'Ibiza et celles de La Mata. Les autres n'ont qu'un intérêt local. Ainsi les sept installations en fonctionnement au début du XVI^e siècle le long

du golfe d'Almería fournissent la consommation locale et approvisionnent les troupeaux transhumants, de même que l'industrie de salaison de poisson destiné à l'alimentation des villes de l'intérieur. L'établissement des salines est en effet fréquemment associé à celui des madragues. En revanche, la modestie de tels aménagements sur le littoral murcien doit être surtout attribuée à la multiplicité des centres de production continentaux (Lemeunier, 1981 ; Castro Nogueira 1996).

Toutefois, là où la pression démographique se fait davantage sentir, c'est-à-dire là où a plus précocement augmenté la demande en produits alimentaires, s'est déjà mis en marche un processus de conquête de terres de culture au détriment des Z. H. : on observe des tentatives d'assèchement par drainage et colmatage, le plus souvent complétées par la mise en place ou l'extension de systèmes d'irrigation. Le mouvement qui démarre au bas Moyen Âge sur le littoral du golfe de Valence s'accélère au cours de l'époque moderne sous l'impulsion de trois phénomènes partiellement liés : les progrès de la sécurité, la croissance démographique et la détérioration de la situation sanitaire (López Gómez, 1989).

La piraterie connaît son apogée vers 1580. Cependant la progressive mise en place d'une ligne de tours côtières reliées entre elles et avec l'intérieur par signaux optiques conjure en partie ce danger qui décroît réellement après 1650. Stratégiquement construites sur des promontoires, les tours protègent salines, madragues et pêcheries lagunaires et surveillent les criques où les « Maures » sont susceptibles de débarquer. Sans éliminer tout risque, elles rendent moins périlleuse l'avance des cultures vers le littoral.

Or précisément, passé la crise du XVII^e siècle, le peuplement reprend sa marche ascendante : il récupère vers 1700 son niveau de 1600 avant de frôler le triplement au cours du siècle suivant. Dans le contexte d'une économie préindustrielle, ces progrès ne peuvent reposer que sur une augmentation de la surface cultivée, c'est-à-dire sur une annexion, à partir des secteurs déjà mis en valeur, d'une part des versants pourvus de restanques et, d'autre part, des Z. H., dépressions et plaines littorales, d'autant plus attirantes pour l'agriculteur qu'une fois aménagées elles peuvent accueillir des céréales à très haut rendement, le maïs et surtout le riz.

Cependant, dans ces parages le risque microbien a remplacé le danger militaire. Pour des raisons biologiques (une mutation de microbe et de son vecteur) et d'autres climatologiques (une probable augmentation des précipitations qui étend les marécages), le paludisme se fait plus virulent sur la côte sud-est et envahit de là toute l'Espagne méditerranéenne (Pérez Moreda, 1984). Les polémiques qui n'avaient cessé d'entourer le développement des

rizières à Valence et à Murcie se raniment alors (Mateu Tortosa, 1987; Lemeunier, 1994). Répondant à des nécessités alimentaires, l'offensive contre les Z. H. obéit en outre désormais à un impératif sanitaire.

Des évolutions divergentes

Entre 1650 et 1750 se trouvent donc réunies les conditions indispensables pour que l'action anthropique accélère l'évolution naturelle vers la réduction du fait lagunaire dans le Sud-Est ibérique. Ceci bien qu'à défaut de moyens juridico-politiques, financiers ou techniques suffisants, nombre d'entreprises envisagées dès cette époque n'aient pu être menées à bien qu'un ou deux siècles plus tard : ainsi à Majorque, l'assèchement de l'Albufera d'Alcudia et celui du Prat de Sant Jordi (Bisson, 1977; Roselló Verger 1959).

L'intensification de l'exploitation des zones littorales conduit à la disparition des lagunes de deux façons : l'une douce, leur transformation en salines, l'autre radicale, la bonification.

Dans le contexte d'une augmentation de la consommation humaine, notamment de la part des classes aisées, et d'une diminution du cheptel sédentaire et transhumant, la demande en sel se fait plus exigeante quant à la qualité : au produit des salines intérieures souvent mêlé d'impuretés on préfère celui des marais littoraux dont la main-d'œuvre a moins à redouter les raids barbaresques. Les activités saunières se développent particulièrement sur les côtes alicantines : si les salines de Calpe sont abandonnées au XVIII^e, à la fin du même siècle l'exploitation de la lagune de Torrevieja double celle de La Mata. Cependant les progrès décisifs appartiennent au XIX^e (Torrevieja, Santa Pola) et au XX^e (Agua Amarga, reprise de l'exploitation à Calpe) (Box Amorós, 1987; González Ortiz, 1997).

L'aménagement des lagunes en salines transforme leur aspect mais préserve en partie leur rôle de réserves naturelles au bénéfice de l'avifaune (Calvo et Iborra, 1986; Castro Nogueira, 1996). En revanche, les progrès de l'agriculture réduisent drastiquement leur étendue. La plus vaste entreprise de bonification, pionnière à plus d'un titre, concerne le bas Ségura (Cremades Griñán, 1985; Canales Martínez, 1985). Entre le cap de Santa Pola et Guardamar s'étendait dans l'Antiquité le *sinus illicitanus* (golfe d'Elche) partiellement comblé depuis lors par les alluvions du Ségura, du Vinalopó, de différentes ramblas et par les apports marins qui y ont contribué à la formation d'un complexe de Z. H. Désirant employer les immenses revenus provenant des dîmes de son diocèse de Carthagène, le cardinal Belluga se fait céder, entre 1715 et 1724, 44 km de marécages par les municipes d'Orihuela et de Guardamar : il y crée un double réseau de drainage et d'irrigation, prévoit l'édification de trois bourgs de coloni-

sation et acense les terres bonifiées à part de fruits. Après des débuts laborieux, ces Pías Fundaciones, telles que les décrira Cavanilles en 1797, représentent un succès que le duc d'Arcos, marquis d'Elche, s'efforce d'imiter dans son domaine. La mise en valeur agricole des autres Z. H. du sud valencien suit le même schéma : le seigneur, un oligarque ou quelque dignitaire ecclésiastique réalisent les principales infrastructures hydrauliques puis acensent les terres de cultures par lots. Ainsi les *marjales* de Tabernes, cultivées et tenues en emphytéose du monastère de La Valldigna, passent-elles de 542 hectares en 1721 à 805 en 1785 (Mora Cañada, 1986).

Toutefois dans l'autre grand secteur d'avance culturale, l'Albufera de Valence, le procédé technique et juridique diffère. Cédé aux comtes de Las Torres, le lac fait retour en 1761 au Patrimoine Royal. C'est auprès de celui-ci désormais que les candidats aux *aterraments* sollicitent leurs concessions : ces agriculteurs, appartenant en général aux communautés riveraines, délimitent des casiers qu'ils colmatent avec la terre retirée des chenaux ou apportée en barques. Les casiers sont destinés à la riziculture. En temps voulu, les vannes disposées sur les bouches de la lagune (El Perelló, El Perellonet) sont fermées et le niveau des eaux monte jusqu'à l'inondation des rizières. Les vannes s'ouvrent ensuite pour permettre la récolte (Quartiella et Roman 1989 ; García Monerris, 1985 ; Sanmartín Arce, 1982)¹. On imagine, à propos de la *perelloná*, les conflits entre riziculteurs, pêcheurs et les différents utilisateurs de la lagune, de ses îles et du cordon littoral : un monde complexe, fragile, à la fois replié sur lui-même et en prise sur la grande ville voisine tel que le décrit le romancier naturaliste Blasco Ibañez dans *Cañas y barro*.

Le Mar Menor n'a pas autant inspiré les écrivains régionalistes de Murcie, obnubilés par la huerta de la capitale. Mais l'insolite roman baroque *Gustos y disgustos del Lentiscar de Cartagena*, publié en 1691 par Ginés Campillo del Bayle, nous promène jusqu'aux abords de la lagune dans les quintas du Campo de Carthagène alors en pleine phase de mise en valeur agricole. Il n'y manque même pas le pèlerinage à San Ginés de la Jara, ni l'excursion au cap de Palos dont les participants sont chaque fois surpris par des attaques barbaresques.

Malgré la donation royale au municpe de Murcie (1283), la lagune est encore à peine exploitée à l'aube de l'époque moderne. Une quarantaine de kilomètres à peu près déserts la séparent de la capitale. Chênes-verts et rouvres descendent jusqu'au cap et une végétation steppique de palmiers-nains, de lentisques et de sparte

¹ Les techniques de contrôle du niveau des eaux dans les lagunes et l'utilisation des flux entre celles-ci et la mer sont particulièrement développées sur ces côtes, non seulement dans les salines mais pour la production agricole : en témoignent, outre l'Albufera, les feixes d'Ibiza (Bisson 1977)

couvre la plus grande partie du Campo. Le gibier abonde sur les rives du Mar Menor et dans les îles rocheuses qui parsèment sa moitié méridionale. Les troupeaux affluent en hiver quand les trêves le permettent. On pratique quelque pêche au moyen de pièges de roseaux (*corrales*) ou au filet et l'ancienne *albufera* de Patnía dûment aménagée - comme plus tard d'autres petites lagunes périphériques - a fait place aux salines de San Pedro del Pinatar (Torres Fontes, 1961 ; Jiménez de Gregorio, 1984). Au fond de la lagune la vieille forteresse arabe de Los Alcázares protège une batterie de citernes où s'abreuvent bétail, bergers, pêcheurs et sauniers.

La paix provoque une ruée vers le Campo bientôt suivie d'un reflux au vu des énormes oscillations de rendement en culture pluviale. À l'issue de cette première campagne, le front pionnier atteint à peine le centre du Campo. Au-delà, les seuls sites d'habitat continu sont les ermitages du mont Miral (contrefort de la Sierra de Carthagène), une présence religieuse que renforce la fondation en 1491 d'un monastère franciscain. Le patronage de San Ginés (probablement Saint Geniès d'Arles) nourrit toute une littérature qui étend parmi les Chrétiens de la région la renommée du sanctuaire et l'emplacement probable de celui-ci sur un ancien centre religieux musulman - ribat ou zaouïa - explique la dévotion au saint des Maures et Morisques, libres ou esclaves, dont Campillo del Bayle décrit la danse guerrière lors des fêtes du 25 août (Henares 1988) ². Symbole ambigu, alors que la contrée vit sous la menace « piratique ». Ne disait-on pas en 1614 que « lorsque des hommes allaient faire du charbon vers la Marine ils s'enterraient la nuit dans des trous qu'ils avaient faits et qu'ils recouvraient d'alfa et encore n'étaient-ils pas en sûreté? »³. Les autorités surveillent particulièrement l'état du cordon littoral, la Manga. En 1588 celles de Carthagène envisagent d'y couper la végétation qui peut cacher l'ennemi⁴ et un siècle plus tard (1687) celles de Murcie font refermer une bouche ouverte par la tempête qui permettrait aux bateaux maures d'accoster directement à la Ribera (Jiménez de Gregorio 1984, p. 105).

Malgré ces alertes, les modes d'exploitation traditionnels de la lagune connaissent un développement sans précédent, principalement la pêche : dans le Mar Menor, à l'aide d'une grande variété d'engins de surface (palangre), de fond (tramail), de dérive (boliche) et de pièges (*pantasana*) selon le lieu, la saison et le type de poisson recherché

² Il faudrait approfondir l'étude des liens entre la dévotion à San Ginés et l'eau (de pluie, de sources, de la lagune et de la mer). Selon une version de la légende, les reliques seraient venues en barque. Le saint protège les navigateurs. Son culte comporte-t-il une immersion dans la lagune? On pense aux neuvaines de bains de mer qui précédaient, il y a peu, certaines fêtes comme celle de la Vierge du Carmel, mais aussi aux bains de boue toujours pratiqués dans le Mar Menor, à Lo Pagán, contre l'arthrose.

³ Archivo Municipal de Murcia, legajo 4025.

⁴ Archivo Municipal de Cartagena, caja 100, expediente 33.

(Valero Palmero, 1972), et sur la *gola* barrée par un labyrinthe de roseaux (*encañizada* : bourdigue) où se prennent les espèces migratrices, notamment le succulent mullet (*mújol*). La rentabilité de cette activité amène les autorités de Carthagène à revendiquer la juridiction sur une part de la lagune, celle qui se situe au sud d'une ligne droite tirée à partir de la rambla del Albuñón, limite continentale des deux territoires, ou au moins d'une ligne brisée unissant le débouché de ladite rambla, la pointe de l'île Perdiguera et la Gola Mayor.

Les sentences judiciaires de 1513 et 1589 n'empêchent pas l'intrusion des pêcheurs du Rincón de San Ginés dans le secteur septentrional ni les mesures de rétorsion murciennes. L'âpreté du conflit s'explique : Murcie cherche à s'assurer un approvisionnement direct en poissons et l'affermage de l'Encañizada constitue désormais un des principaux revenus municipaux. Mais pour Carthagène dont les pêcheurs représentent 10% de la population active (sans compter les propriétaires de barques et de filets et les membres des professions annexes), la pêche est le secteur-clé de l'économie locale (avec l'entretien de la Marine royale) et les exportations de poisson frais ou salé conditionnent l'approvisionnement de la ville en grains. Elle aspire donc au monopole des prises dans le secteur sud de la lagune et, si possible, à la liberté de pêche dans l'ensemble ainsi qu'à une part des profits de l'Encañizada. D'où son insistance à obtenir que les confins municipaux sur la Manga soient fixés au milieu de la Gola Mayor. Or cette bouche s'étant obstruée, Murcie en ouvre une autre plus au nord dans la partie incontestée de son secteur. Au XVIII^e siècle l'Hôpital de la Charité de Carthagène fera creuser et s'efforcera d'entretenir une autre *gola* munie d'une *encañizada* sur le site de Calnegre (Ferrándiz Araujo, 1976).

Mais à cette époque, l'administration royale intervient plus directement dans ces domaines. Lorsqu'en 1737 reprend le procès de délimitation, Murcie ne se heurte plus seulement à Carthagène mais aux privilèges de pêche des inscrits maritimes, à l'Intendance maritime qui les défend et au Ministère de la Marine qui place en 1750 les îles de la lagune sous sa dépendance. Le fermier de l'Encañizada a bien du mal à faire respecter sa zone de pêche exclusive par les quelque 70 pêcheurs et la demi-douzaine de bateaux de San Pedro, de San Javier (Murcie) et de San Ginés (Carthagène) qui s'affairent jour et nuit. En somme, l'histoire du Mar Menor aux XVI^e-XVIII^e siècles pourrait se réduire aux conflits sur les droits de pêche et aux efforts pour préserver la Manga des altérations que lui font subir les attaques de la mer.

Le contexte humain de l'exploitation du Mar Menor a cependant considérablement changé d'un siècle à l'autre. Entre 1590 et 1620 s'est complétée la ligne des tours littorales : sept de Portman au cap Roig. Les bourdigues ont été doublées par la pose sur le rivage marin, à El Estacio et à Palos, de madragues « de retour » pour la capture des thunidés lors de leur migration de juin-juillet vers le Détroit. Et surtout, alors que la première campagne de colonisation de l'arrière-pays avait tourné court, la seconde atteint les rives du Mar Menor à la fin du XVI^e siècle. La Ribera est désormais ponctuée de centres d'exploitation agricole, fortifiés pour plus de sécurité à l'instar du monastère de San Ginés, d'où leur nom de *torres* (Torre Saavedra, Torre del Rame...). Autour de ces maisons-fortes et de quelques chapelles rurales naissent des villages. La crise du XVII^e ne fait qu'interrompre une progression qui reprend de plus belle à partir de 1660.

Avec le développement de la pêche - mais non pas, notons-le, de la pisciculture malgré une demande croissante -, une autre activité prend de l'importance, la contrebande, surtout lorsque la Monarchie des Lumières interdit l'exportation à l'état brut des matières premières que produit la région comme la soie, la soude et le sparte. Mentionnons-en un épisode parmi tant d'autres. À début de juillet 1742, un pinque à deux mâts, sans pavillon, longe la Manga. Sa tentative de se faire passer pour un bateau maure en quête d'un site de débarquement ne trompe pas : les gardes de la tour d'El Pinatar l'identifient comme un vaisseau français en attente d'un chargement clandestin et décident de le suivre par terre. Ceux de la Horadada lui envoient un coup de canon, mais les poursuivants surpris en vue de la tour du cap Roig et ramenés au Charco de la Gleda (une autre *albufereta*) voient passer dans la nuit du 12 une soixantaine d'hommes et un convoi de mulets portant vingt à trente charges de soie. Les balles sont empilées sur une barque à rames qui les conduit au bateau. L'enquête révélera que la soie appartenait à un groupe de muletiers d'Algezares (huerta de Murcie) qui avaient embauché pour l'occasion non seulement des hommes à tout faire de leur voisinage mais le patron et l'équipage de la barque de l'Encañizada (celle qui réalisa le transbordement), que l'escorte avait été ramenée à son point de départ par un charretier de la Ribera et que d'ailleurs « au même endroit s'était effectué le même embarquement l'année précédente. »⁵. Le consul de France à Carthagène ajoute d'ailleurs en 1753 : « Les Anglais chargent ici et dans presque tous les ports d'Espagne une quantité de soye bien au-dessus des Français, mais sans bruit et sans éclat »⁶. À partir de la fin du XVIII^e, la contrebande sur la côte sud-est, notamment par l'Albuféra, portera, cette fois-ci à l'entrée, sur le tabac.

⁵Archivo Municipal de Murcia, legajo 3927.

⁶Archives Nationales, Affaires Étrangères, B I 366 et B II I343.

Même si les grandes initiatives de réduction des Z. H., à l'exception des Pías Fundaciones, datent des XIX^e et XX^e siècles, c'est l'époque moderne et plus particulièrement le XVIII^e qui marquent le tournant de l'histoire des lagunes *surestinas*. La demande alimentaire induite par la croissance démographique et associée à la lutte contre le paludisme en est la cause majeure; et la meilleure illustration, le rétrécissement de l'aire de l'Albufera de Valence inondée en permanence, le *lluent* : de 140 km en 1579 à 82 en 1863, 50 en 1877, 31 en 1927 et 28 en 1997⁷. À ce retrait généralisé du fait lagunaire, le Mar Menor a pu résister jusqu'à une date récente principalement en raison de ses caractères naturels. L'époque moderne qui l'a physiquement épargné a, au contraire, été pour lui le moment d'un développement sans précédent d'activités traditionnelles : la production de sel, la pêche surtout, sans oublier la contrebande. Peut-être mieux - ou d'une autre façon - que l'Albufera, la lagune murcienne a su maintenir son caractère de monde d'entre deux. Géographiquement *albufera-sebkha*, mais ni mer, ni lac : Mar Menor. Culturellement ni Afrique, ni tout simplement Europe : lorsque diminue la présence barbaresque, la dévotion morisque à San Ginés maintient des vestiges de pluri-ethnisme. Dans l'ordre juridico-politique, un milieu où l'on enfreint aisément les règles imposées par des autorités lointaines, les municipales, puis l'État. En résumé, un monde marginal quoiqu'à la croisée de courants de relations à longue distance.

Il est à craindre cependant que la pollution et la sédimentation accélérée qu'entraîne l'urbanisation de ses rives (et notamment de la Manga, l'un des désastres urbanistiques majeurs des trente dernières années) ne gomme bientôt cette exception.

BIBLIOGRAPHIE

- BISSON J., 1977, *La terre et les hommes aux îles Baléares*, Edisud, Aix-en-Provence.
- BOX AMOROS M., 1987, *Humedales y áreas lacustres de la provincia de Alicante*, Instituto Juan Gil-Albert, Alicante.
- CALVO J.F. et IBORRA J., 1986, *Estudio ecológico de la laguna de la Mata. Introducción a la ecología de una laguna litoral*, Instituto Juan Gil-Albert, Alicante.
- CANALES MARTINEZ G. et VERA REBOLLO J.F., 1985, Colonización del cardenal Belluga en las tierras donadas por Guardamar del Segura : creación de un paisaje agrario y situación actual, *Investigaciones geográficas*, 3, 143-160.
- CASADO DE OTAOLA S. et MONTES DEL OLMO C., 1995, *Guía de los lagos y humedales de España*, J.M. Reyero, Madrid.

⁷Le dernier chiffre est donné par F. Simón dans son article sur « La Albufera, un pulmón desconocido para Valencia » publié dans le numéro d'El País du 3 août 1997 (édition valencienne).

- CASTRO NOGUEIRA H., 1996, Salinas de Cabo de Gata : paisaje cultural y habitat ornitológico in : Sánchez Picón A. Ed., *Historia y medio ambiente en el territorio almeriense*, Universidad de Almería, 333-349.
- CREMADES GRINAN C.M., 1985, *Estudios sobre el cardenal Belluga*, Academia Alfonso X el Sabio, Murcia.
- EQUIPO INTERDISCIPLINAR, 1990, *Las Albuferas de Adra*. Estudio integral, Instituto de Estudios Almerienses, Almería.
- FERRANDIZ ARAUJO C., 1976, La encañizada de Calnegre en la Manga del Mar Menor y su formación en el siglo XVIII, *Murgetana*, 45, 87-101.
- GARCIA MONERRIS C., 1985, *Rey y señor. Estudio de un realengo del País Valenciano (La Albufera 1761-1836)*, Ayuntamiento de Valencia.
- GONZALEZ ORTIZ, 1997, Las salinas de Torrevieja en la historia in : Vilar J.B. Ed., *El mar y Torrevieja*. Estudios geo-históricos, Universidad de Murcia, 18-25.
- HENARES F., 1988, *San Ginés de la Jara. Una aproximación a la religiosidad popular*, Biblioteca cartagenera de bolsillo, Madrid.
- JIMENEZ DE GREGORIO F., 19842, *El municipio de San Javier en la historia del Mar Menor*, Academia Alfonso X el Sabio, Murcia.
- LEMEUNIER G., 1981, La sal, el fisco y la vida cotidiana en el Reino de Murcia a finales del XVI, *Areas*, 1, 19-37.
- LEMEUNIER G., 1994, Un ciclo agrícola en la huerta de Lorquí : el tiempo del arroz y de la morera (1480-1720) in : Montes Bernárdez R. Ed., *Historia de Lorquí*, Ayuntamiento de Lorquí, 23-42.
- LILLO CARPIO M., 1978-1979, Geomorfología litoral del Mar Menor, *Papeles del Departamento de Geografía*, 8, 1-48.
- LILLO CARPIO M., 1995, *Mar Chica o Sebja de Bu-Areg : Estudio geomorfológico y paleoambiental de la laguna de Melilla*, Universidad de Murcia.
- LOPEZ GOMEZ A., 1989, *Estudios sobre regadíos valencianos*, Universitat de València.
- MATEU TORTOSA E., 1987, *Arroz y paludismo. Riqueza y conflictos en la sociedad valenciana del siglo XVIII*, Edicions Alfons el Magnànim, Valence.
- MENJOT D., 1980, Les Murciens du Bas Moyen-Âge à la chasse in : *La chasse au Moyen Âge*, Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Nice, 253-273.
- MORA CANADA A., 1986, *Monjes y campesinos. El señorío de la Vall digna en los siglos XVII y XVIII*, Instituto Juan Gil-Albert, Alicante.
- PEREZ MOREDA V., 1984, Crisis demográficas y crisis agrarias : paludismo y agricultura en España a fines del siglo XVIII in : *Congreso de Historia Rural, siglos XV al XIX*, Casa de Velázquez et Universidad Complutense, Madrid, 333-354.
- QUARTIELLA X. et ROMAN X., 1989, *Pescadors i llauradors. Activitats econòmiques de les classes populars a l'Albufera (s. XVII)*, Ajuntament de Catarroja.
- ROSELLO VERGER V.M., 1959, El Prat de Sant Jordi y su desecación, *Boletín C.O.C.I.N.*, 622, 9-18.
- SANMARTIN ARCE R., 1982, *La Albufera y sus hombres*, Akal, Madrid.
- TORRES FONTES J., 1961, Las salinas de San Pedro del Pinatar, *Murgetana*, 16, 59-66.
- VALERO PALMERO M.J., 1972, Artes y sistemas de pesca del Mar Menor, *Papeles del Departamento de Geografía*, 4, 79-102.